

CONSOMMABLE II

INSTALLATION HUMAINE
POUR TROIS FEMMES
ET DEUX SAUCES



MOTIVATION

HISTORIQUE

Le rapport à mon propre corps en tant que femme, à ma violence et à la culpabilité inhérente à ma chair, m'ont poussé à m'interroger très tôt sur la place des femmes et de leur corps dans la société, d'abord par les sciences sociales, puis par le théâtre et la performance.

Aujourd'hui, je travaille autour de la question du corps des femmes, de son animalité et de son rapport à la consommation. Ce processus se fait à la fois par la manipulation de textes d'autrices : l'adaptation théâtrale du livre de Louise Chenevière « Comme la Chienne » et la traduction en français de l'ouvrage « Coger y comer sin culpa » (*Manger et baiser sans culpabilité*) de la colombienne Maria Ramon del Mar et par des expérimentations plastiques et corporelles.

En février 2020, j'ai été invité à créer une performance in situ dans la Vitrina, espace donnant directement sur la rue, qui venait d'ouvrir à la Casa Belgrado, à Buenos Aires. Cette vitrine me ramenait au quartier rouge d'Amsterdam, d'autant plus que le quartier Once est encore aujourd'hui un lieu de prostitué, mais surtout aux vitrines des boucheries, nombreuses dans l'Argentine carnivore et carnophile. J'ai alors imaginé « Consommable I : Installation humaine pour deux femmes et une viande ».

Il était très intéressant de voir la réaction des passant.e.s, parfois fasciné.e.s ou amusé.e.s, parfois gêné.e.s. Des hommes surtout, passaient le regard baissé puis faisaient demi-tour pour revenir regarder discrètement, en retrait. Plusieurs personnes m'ont interpellée pour me demander si c'était de vraies femmes.

Devant toutes ces réactions passionnantes, j'ai décidé d'inventer une seconde performance, réalisable même en l'absence de vitrine. Surgit l'idée de mini-vitrines que l'on peut placer n'importe où dans l'espace public, matérialisées par des boîtes de plexiglas. Ce plexiglas va prendre un sens tout particulier quand surgit la pandémie mondiale et les mesures de « protection » qui l'accompagne.

« LA VIE BONNE »

La phrase de Judith Butler résonne viscéralement en moi. Mon enthousiasme pour la vie se heurte continuellement aux nécessités de lutte et de révolte. Comment avoir une vie bonne, en tant que femme, dans notre monde, sans abandonner l'ambition de le changer ? Mordre la vie à pleine dent, goûter avec voracité et montrer son plaisir de manière éclaboussante me semble une arme permettant de bouger les lignes tout en jouissant de la vie, en décidant de ce qu'est sa bonne vie.

Il me semble fondamental de visibiliser les femmes tant comme artistes que comme sujets, pro-actifs .

Les trois performeuses sont blanches, minces, dans la norme. Nous ne sommes ainsi ni exhaustives, ni représentatives des femmes de la société et j'espère que cela interpellera.

INTENTION

LE DISPOSITIF

Trois boîtes de plexiglas transparentes (190X80X80) déposées dans un lieu public. Dans chaque boîte, une femme, vêtue de sous-vêtements couleur chair, avec pour seule couleur, une perruque et des faux-cil roses. Les trois femmes attendent, souriantes, elles sont disponibles au regard des passant.e.s.

Sur les parois de plexiglas, à l'intérieur, deux réceptacles, eux aussi en plexiglas, accolés à la paroi, sont remplis de deux sauces roses : l'une épaisse, l'autre liquide.

A un certain moment, une des trois femmes va commencer à manger l'une et l'autre sauce jusqu'à tout finir. Pour cela elle ne dispose que de ses doigts, sa langue ou toute autre partie de son corps. Pendant ce temps les deux autres femmes restent statiques, souriantes, disponibles aux regards.

Durée approximative : 45 minutes

CONSOMMER OU ÊTRE CONSOMMÉE

J'ai toujours aimé manger, dès enfant. Puis en grandissant, j'ai aimé le sexe. Consommer la nourriture ou le sexe, de façon décomplexée, gourmande, enthousiaste, insatiable. Cette pulsion de plaisir, de vie, de gourmandise a toujours été suffisamment forte pour que je lui consacre une part importante dans ma vie et pourtant elle s'est aussi toujours accompagnée de culpabilité, de gêne, de honte.

Etre affamée, se goinfrer, se délecter lorsqu'on est une femme paraît toujours suspect, répréhensible, trop libre.

Ce n'est pas un hasard, si la figure de la sorcière, inventé au XVIIème siècle, est souvent diabolisé et condamnée au motif de participer au sabbat, c'est à dire à de grands banquets orgiaques. La femme démoniaque est une femme qui copule à outrance, sans visée reproductive, et qui mange sans retenue, la figure de la sorcière se confond avec celle de la cannibale ; mangeant des fragments humains. Manger avec ses mains semble également rapprocher de la sauvagerie, de l'animalité.

C'est en affutant mes connaissances féministes, en lisant des autrices comme Carol Adams et sa politique sexuelle de la viande ou Caliban et la Sorcière de Silvia Federici que j'ai compris que cette honte était systémique et volontaire. L'injonction à manger peu, proprement, dans la retenue est une métaphore de l'injonction à ne pas prendre trop de place, et surtout à ne pas prendre trop de plaisir.

Confisquer la consommation sexuelle et la nourriture aux femmes en leur imposant régime et retenue, et surtout leur confisquer le plaisir de la consommation permet de les convertir elles-mêmes en objet de consommation.

Je décide de consommer plutôt que d'être consommée.

INTENTION

Les deux sauces ainsi que les cheveux et cils des trois femmes sont roses, plus précisément de la nuance du Rose Baker-Miller.

En 1979, Alexander Schauss a mené des études pour démontrer que cette nuance réduirait les comportements violents, hostiles, agressifs. Des années plus tard, l'université Jonh Hopkins prétend que ce rose a également des vertus coupe-faim. Une couleur parfaite pour rendre les femmes dociles en somme. Les femmes ne sont pas maquillées mais les sauces vont progressivement colorer le visage et le corps de l'une d'elle.

Le spectateur se retrouve placé en position de voyeur involontaire, consommateur des corps exposés comme ceux de poupées. Cette place le questionne sur son propre regard et sa propre place dans ce système.

Il est aussi confronté à l'émotion que suscite cette ingestion face à lui même, cela provoque-t-il envie ou dégoût de la voir manger si salement, qui est le plus dégoûtant, celle derrière ou devant le plexiglas ?